

Plateaux

Bernard Gilbert

Numéro 86 (1), 1998

Le théâtre à Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert, B. (1998). Plateaux. *Jeu*, (86), 59–63.

Plateaux

Au départ, la question est simple. C'est physique, mathématique : le lieu est essentiel pour que la rencontre advienne. L'espace est nécessaire, et il existe au moment précis où le rendez-vous est pris entre la production et le public. Lieu de théâtre, théâtre d'un lieu ? C'est tout comme...

Il y a très généralement des murs, un toit. Des portes donnent accès à un espace clos, noir, terreau où bouillonne l'imaginaire. Fondamentalement, la scène, les cintres ne sont pas nécessaires. Ni les sièges capitonnés ni les banquettes trop étroites. Ce qui compte, c'est que soit disponible l'espace-temps que requiert le théâtre. Des lieux codés, identifiés, dédiés. Qui prédisposent les citoyens acceptant le rendez-vous qu'on leur propose.

Une cartographie en mouvement

À Québec, la carte des lieux bouge, au fil des ans. C'est mieux ainsi : voilà un signe que l'entière pratique du théâtre bouge.

Si l'on se reporte au début des années quatre-vingt, la métamorphose a été radicale. Exit les cafés Hobbit, Rimbaud et Bilboquet. Disparus le Théâtre du Vieux-Québec, le Théâtre du Bois de Coulonge. La salle de l'Institut canadien et le Palais Montcalm ne présentent presque plus de théâtre.

Sont apparus la nouvelle Bordée (1998), le Périscope (1984), la Salle Albert-Rousseau (rénovée en 1991), la Caserne Dalhousie (1997), l'Auditorium Joseph-Lavergne (1984), la Salle Multi et le studio In Vitro à Méduse (1995), la Salle Dina-Bélanger à Sillery. Lieux de diffusion, mais aussi de production ; salles institutionnelles et laboratoires de la création.

Les piliers

L'activité dans les lieux théâtraux, c'est d'abord le Trident, la Bordée et le Périscope, qui comptent pour une vingtaine de productions et plus de trois cents représentations par saison.

Sauf de rares sorties, le Trident joue dans la Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre depuis sa fondation. Après le règne bref mais éclatant de Serge Denoncourt, qui a laissé des traces, et l'intérim d'Alain Grégoire, plus bref encore, le Trident vient de trouver en Marie-Thérèse Fortin une personne attachante et rigoureuse qui ne manque pas d'idées. Le Trident est le principal employeur en théâtre de la capitale ; le principal employeur tout court pour l'ensemble des comédiens. Ça fait beaucoup de pression sur un seul joueur. Les contraintes budgétaires et de production obligent à des trésors d'imagination.



La Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, où le Trident présente ses spectacles. Photos : Louise Leblanc.

Après plusieurs années à l'élisabéthaine, la configuration de la Salle Octave-Crémazie est maintenant essentiellement à l'italienne, avec deux cents sièges de moins par représentation (changement à l'image des baisses de fréquentation du début des années quatre-vingt-dix...). Que de fois a-t-on rêvé de tout à coup voir doubler la hauteur de cette salle ! Il faudrait creuser dans le roc sous le Grand Théâtre. D'un autre côté, le plateau, si large et profond, donne lieu à des scénographies très ouvertes, qui mettent en valeur la perspective.



La Bordée occupe son beau théâtre de deux cent cinquante places, rue Saint-Jean. Un endroit aéré, d'une belle ambiance. Longtemps consacrée à la création tous azimuts, la programmation privilégie maintenant le répertoire contemporain. Prenons à témoin la saison 1997-1998 : *Agnès de Dieu* de John Pielmeier, suivi de *Moman* de Louisette Dusseault, de *Knock*, pièce à succès écrite en 1923 par Jules Romain, et de la première pièce de l'écrivaine Chrystine Brouillet : *Rose*.

Il faut remarquer, à la Bordée, la forme bizarroïde du plateau. Et qu'il n'y a pas de place pour y répéter les spectacles ou, même, administrer la compagnie, dont les bureaux sont loués au Palais Montcalm... Malgré le déménagement de 1989, la Bordée n'est toujours pas propriétaire de son théâtre. La solution est-elle de tout relocaliser ailleurs ? Il se pourrait bien que oui. Où ? En basse-ville ?

Le Théâtre Périscope, c'est l'ancienne synagogue de Québec et, de ce fait, il est cousin du Quat'Sous. C'est un lieu polymorphe : salle à géométrie variable de deux cent quarante places, foyer au sous-sol (où de petites productions sont aussi données),

salle de répétition et bureaux. Les Gros Becs, le Théâtre Niveau Parking et le Théâtre Blanc y sont logés. Le Niveau Parking et le Théâtre Blanc y diffusent pour la première fois cette année deux spectacles chacun. Les Gros Becs y produisent une saison jeunes publics, en accueillant notamment le Gros Mécano, les Confettis, l'Aubergine et le Théâtre de Sable. Le PériScope loue sa salle et ses services : bureaux, administration, communications, production, sans participation au risque. La donne change un peu pour les productions invitées de l'extérieur. En 1997-1998 : *le Précepteur* d'Omnibus, *l'Homme effacé* du Théâtre du Nouvel Ontario, et *Motel Hélène* du

PàP 2. Quelques spectacles de jeunes compagnies s'ajoutent à la saison, dans la série Carte Blanche, banc d'essai de quatre rendez-vous annuels.

La dynamique qui prévaut au sein du PériScope est essentielle pour le milieu. D'autant que les fruits du PériScope n'y sont plus confinés. « Un incubateur », disait Denise Gagnon dans les premières années. N'oublions pas que le Repère – né sur la rive sud, à Lévis, et dans les cafés-théâtres – a véritablement pris son envol au PériScope. Le Théâtre Blanc et le Niveau Parking constituent la seconde génération de compagnies à

s'y révéler. Que ce soit en théâtre jeunesse ou adulte, le PériScope est sans conteste, depuis sa fondation, un des principaux lieux du théâtre de création au Québec.

Un des grands intérêts du PériScope, c'est sa polyvalence. À preuve, les multiples configurations qu'on y a inventées. *La Trilogie des dragons*, *Plaques tectoniques* (Théâtre Repère), *Jeanne et les anges* (Théâtre Niveau Parking) et *les Reines* (Théâtre Blanc), parmi d'autres, ont prouvé la maîtrise des concepteurs qui exploitent cet espace au maximum. Comme le Trident, le PériScope a aussi un problème de hauteur : le plafond de la salle est à peine à vingt pieds. Des travaux doivent y avoir lieu en 1998 ou 1999 pour modifier la salle, le foyer et la salle de répétition.

La Salle Albert-Rousseau a été rénovée de fond en comble au tournant des années quatre-vingt-dix. Ce n'est malheureusement pas une salle intime (1 400 places), et les travaux d'acoustique n'y ont jamais été achevés. Va pour les productions de gros gabarit : Carbone 14, Théâtre Sans Fil, TNM, *Broue*. La salle de Sainte-Foy accueille le principal des spectacles en tournée.

Après le Trident, la Bordée et le PériScope, seules les Productions d'Albert offrent une saison en abonnement. Quatre à six productions en tournée, dont celles du TNM. C'est tout de même peu. Pas étonnant que des compagnies de renom ne réussissent



Le PériScope, établi dans une ancienne synagogue.



Médius, dont la Salle Multi et le Studio In Vitro sont utilisés pour le théâtre.
Photo : Benoit Lafrance.

que rarement à diffuser leurs spectacles à Québec, bien que ce soit la seconde ville en importance au Québec. UBU n'y a pas joué depuis 1994 (*Woyzeck*) ; les Deux Mondes depuis 1992 (*l'Histoire de l'oie*).

Exception faite d'Albert-Rousseau, des Gros Becs et du Carrefour international de théâtre, personne n'a les moyens d'acheter un spectacle et de le produire dans la capitale. Il n'y a pas plus d'organismes pour ce faire à Montréal, d'ailleurs. Et on se demande comment améliorer la circulation du théâtre...

La diversité

En été, la situation a dramatiquement changé, ces dernières années, avec la disparition du Bois de Coulonges et la suspension des activités à la Dame Blanche (ancien Théâtre Paul Hébert, déménagé en 1996 de l'île d'Orléans au parc de la chute Montmorency). Une consolation : la Fenièvre poursuit son travail remarquable, entrepris dans les années cinquante. N'oublions pas qu'il s'agit d'un des tout premiers théâtres professionnels au Québec (contemporain du Rideau Vert).

Petit lieu atypique, artisanal, le Centre international de séjour est toujours ouvert au théâtre, dans sa petite salle aux vieilles armoires et moulures de bois. Premier Acte y produit une saison depuis 1994, à laquelle participent entre autres le Théâtre Ô

Délire, Sortie de Secours et Mordicus. En activité depuis trois ans, la Salle Multi et le Studio In Vitro font partie du Complexe Méduse, côte d'Abraham. Arbo Cyber, Avatar, Recto-Verso utilisent surtout le studio In Vitro. Les Moutons Noirs ont fait de la Salle Multi leur lieu de diffusion.

Le petit dernier du réseau, la Caserne Dalhousie, en est déjà la gloire, elle qui a remporté deux prix d'architecture l'an dernier. Inaugurée en juin 1997 par Ex Machina, la Caserne abrite l'équipe de Robert Lepage, plus quelques compagnies : le Théâtre Sortie de Secours, le studio de Robert Caux et celui de Jacques Collin, l'agence Mirage. La Caserne est un lieu de théâtre, bien sûr, mais aussi de bien autre chose. La priorité n'y est pas à la diffusion mais à la production : répétition, tournage, ateliers, etc.

Deux programmeurs utilisent les divers lieux en fonction de leurs besoins respectifs : les Gros Becs et le Carrefour international de théâtre. Le premier présente certaines productions hors du Périscope, surtout dans les salles Albert-Rousseau et Dina-Bélangier. Le Carrefour utilise toutes les salles et, à l'occasion, en aménage des temporaires (ex-église St-Vincent-de-Paul, en 1996, avec Ex Machina, pour *les Sept Branches de la rivière Ota*). Malheureusement, seule la portion congrue du théâtre est diffusée hors des salles conventionnelles.

Rien n'est parfait, mais...

Si la carte des lieux s'est métamorphosée, c'est pour répondre à la nécessité ressentie par les compagnies d'améliorer les standards de production. En ceci, la capitale n'a pas connu une évolution différente du reste du Québec : les lieux se sont professionnalisés au rythme des compagnies et de la pratique en général.

À Québec, qui veut produire du théâtre trouve où le faire. Mais la situation n'est pas idéale. On l'a vu, quelques salles importantes manquent de hauteur. L'acoustique des grands vaisseaux n'est pas très bonne. Il manque un théâtre intermédiaire avec un grand plateau (400-500 sièges). Les producteurs et diffuseurs sont complémentaires, sur le territoire, mais pas très nombreux. L'écosystème demeure fragile, d'autant que le public est moins nombreux que dans les années quatre-vingt.

Qu'à cela ne tienne, les limites demeurent celles de l'imaginaire des artisans et des gens qui pénètrent dans un théâtre, quel qu'il soit. Au moment où chacun découvre la magie du lieu, qui transforme le noir en jour, le plastique en océan déchaîné, une ampoule en soleil de plomb. **■**

Originaire de Québec, **Bernard Gilbert** travaille dans le milieu culturel depuis près de vingt ans. D'abord journaliste, puis gestionnaire, il est directeur général du Carrefour international de théâtre de Québec depuis sa fondation (1991). Il a aussi publié un roman (*CQFD*, VLB éditeur, 1994) et deux livres de poésie, dont *Opéra* (Éditions du Noroît, 1994). En 1997, cette œuvre a fait l'objet d'adaptations pour le théâtre (série Carte blanche, Théâtre Périscope) et pour la chaîne culturelle FM de Radio-Canada. Récemment, Bernard Gilbert était finaliste pour le prix de Développement culturel 1998 du Conseil de la culture de la région de Québec.